

Les rapports de genre dans les Amériques noires.

Les sociétés reposent sur la différence des sexes qui est une des formes fondamentales des rapports au sein d'une société. Les femmes possèdent une très grande autonomie économique dans les Amériques noires ; elles sont présentes sur les marchés comme en Afrique.

Un héritage africain indéniable.

La participation de femmes au travail économique se pose à partir de l'exemple africain, notamment d'Afrique de l'Ouest où les femmes sont économiquement indépendantes. Les femmes africaines tiennent le commerce de détail. Elles se sont adaptées aux nouvelles formes économiques (crédit, etc.). Par les gains importants qui ont été réalisés, ces femmes africaines, notamment dans les anciennes colonies britanniques, ont favorisé les mouvements indépendantistes (Ghana, Nigeria, Gambie).

Dans les Antilles hispanophones, les femmes sont absentes des marchés. Certains chercheurs voient dans cette absence un héritage de la présence arabe sur le sol espagnol. Les femmes sont cantonnées dans la sphère domestique. La thèse est discutable car les femmes musulmanes sont présentes sur les marchés. Héritage musulman ou héritage méditerranéen ?

De cette situation où les femmes sont des commerçantes, les relations entre époux et épouse peuvent se transformer en relations commerciales d'autant que chacun dispose d'une certaine autonomie financière par rapport à l'autre. Le mari paie les services que lui rend sa femme et qui ne rentrent pas dans le code du mariage.

L'image de la femme au foyer est une image bourgeoise créée au XIX^{ème} siècle. La femme n'a jamais été au foyer ; elle a toujours travaillé : dans les champs lorsque le mari était agriculteur, à l'atelier lorsque celui-ci était artisan ; elle était un enjeu des relations dans la noblesse. La femme est devenue un instrument de réussite sociale de la famille.

La place des femmes dans l'économie des Amériques noires.

Pendant la période de l'esclavage, les femmes noires ont acquis un savoir faire commercial. Les femmes participent à la vente de la production des biens de la plantation. Dès la fin de l'esclavage, les femmes deviennent commerçantes et écoulent sur les marchés la production des parcelles cultivées par le conjoint. L'émancipation s'est accompagnée par une possibilité d'acquisition de terres ; l'homme consacre donc la totalité de son temps à la mise en valeur de la terre, il laisse de ce fait le champ libre à la femme qui commercialise les produits récoltés.

On assiste à une division sexuelle du travail. Les femmes se consacrent au commerce, les hommes à la production agricole. Cette situation n'est pas générale, car dans de nombreuses sociétés asiatiques, le commerce est exclusivement réservé aux hommes.

Dans les sociétés des Amériques noires, il y a reconnaissance d'un statut économique identique pour l'homme et la femme. L'agriculteur n'est pas dans une position inférieure par rapport à la femme qui pratique le commerce, même si les revenus de la femme sont souvent supérieurs. L'homme ne se sent pas menacé par les absences répétées de sa femme qui fréquente les marchés pour écouler la production.

A Porto Rico, la famille paysanne est une unité de production ; c'est une entreprise qui prend des risques sur divers tableaux (agricole, commerciaux). La multiplication des sources de risques élimine en fait le risque car il y a souvent compensation entre pertes et gains. La femme, dans ce cadre participe non seulement à l'écoulement de la marchandise, mais aussi à la production agricole, mais les tâches qui lui sont confiées sont codifiées.

D'autre part, l'autonomie économique n'est que le complément ou la contre partie de l'autonomie de la femme par rapport à son conjoint. Celui-ci étant souvent absent, elle doit assurer la vie de son groupe familial ; elle le fait en vendant les produits qu'elle fabrique. Le comportement de l'homme et la structure monoparentale et matrifocale de la cellule familiale a conduit la femme à se rendre économiquement autonome.

Les hommes et leur place sociale.

Les hommes construisent leur identité au sein des groupes d'hommes. Ces groupes se forment en dehors de la famille et des relations de travail. L'homme est faiblement intégré dans l'espace domestique. Ces groupes se forment donc aux moments de liberté, d'heures creuses.

Ces groupes d'hommes sont les lieux de construction de l'identité masculine. Ils sont constitués par de petits groupes de 3 à 7 personnes. Les liens d'amitié sont à l'homme ce que la parenté est à la femme. Ces groupes sont stables, et réunissent quelques individus pendant des années. Ils se forment au sein du quartier.

À prime abord, ces groupes sont difficilement repérables. Ils se réunissent dans des espaces essentiellement masculins (place, ruelle, buvette...) Très souvent le groupe se réunit à la buvette pour jouer, boire et surtout discuter ensemble.

Ces groupes d'hommes n'ont aucune finalité sociale ; ils n'existent que pour eux-mêmes et permettent aux hommes d'exister et de disposer d'un semblant de sécurité et de solidarité. Ces groupes réunissent des hommes provenant d'horizons différents ; le groupe se réunit pour partager du temps et permettre à chacun de se construire son identité. Ce qui est essentiel, c'est que chacun peut donner de lui l'image qu'il souhaite donner ; il fait partager sa réputation aux autres. Il y a un renvoi de son image par les autres : ses alter lui renvoient l'image qu'il souhaite voir renvoyer.

La réputation n'a rien de commun avec la réputation sociale. La réputation est ici fondée sur les activités de non travail, de loisir, l'art. Il est indispensable d'affirmer son courage physique, non de le montrer. L'homme ne dit jamais refuser de se battre alors que la femme qui se bat est très mal vue. Le groupe exalte certaines valeurs comme le principe de séduction. Les femmes, comme objet de conquête, jouent un grand rôle dans les discussions. La capacité à séduire les femmes est importante pour la réputation.

Ces groupes d'hommes sont des groupes d'égaux, de pairs ; il n'y a ni hiérarchie, ni leader, car le groupe n'a pas de finalité sociale. Ce n'est pas un lieu du pouvoir. La

réputation n'a pas pour fonction de compenser une inégalité sociale ; la réputation est limitée au groupe. Il n'y a pas de réputation en dehors du groupe.

En Afrique, il y a les groupes de frères, mais l'échelle n'est pas la même. Les frères sont nombreux car ils proviennent soit du lignage, du clan, de la tribu. Peuvent aussi être considérés comme frères les membres d'une même classe d'âge, d'autant que l'initiation est commune et considérée comme une renaissance. En Afrique, les groupes se constituent par opposition au pouvoir des pères. L'autorité appartient à la séniorité qui est compensée par le groupe des frères qui combat ouvertement ou non le groupe des pères. Or en Amérique noire, la société étant matrifocale, il n'y a pas de rivalité entre père et fils. Le père n'est pas celui qui éduque et les rites d'initiation sont absents de la société afro-américaine.

Les hommes afro-américains tiennent à leur groupe car c'est le lieu d'affirmation de leur virilité. Il faut faire sa preuve de sa virilité ; cette nécessité de montrer sa virilité a pour conséquence les conquêtes féminines et la procréation de nombreux enfants qui sont autant de marques de leur virilité. Ce qui compte, c'est plus la réputation que la réalisation ; il en résulte une importance exagérée accordée au discours qui devient en définitive acte par lui-même. Les discours sont souvent à la limite de la vraisemblance, mais le discours est un miroir dans lequel on se mire à travers le regard de l'autre, et chacun à son tour se mire dans le miroir des illusions.

En définitive, le groupe se forme contre la mère focale qui domine l'espace afro-américain. Comme pour l'initiation en Afrique, les jeunes hommes doivent être séparés de la mère et cette nouvelle naissance se fait en dehors de la présence des femmes. Les hommes s'assurent de cette paternité qu'ils veulent spirituelle en opposition à la naissance biologique œuvre de la mère.

Dans les Amériques noires, le groupe d'homme assure cette séparation des jeunes vis-à-vis de la mère. Ce n'est qu'au sein de son groupe que l'homme échappe à la représentation matrifocale de la société. La mère n'a aucune prise possible sur le groupe d'hommes.

Ces groupes sont avant tout constitués d'amis, amis qui ne se perçoivent nullement comme des rivaux. Jacques Andréa montré dans son étude sur l'inceste focal dans la famille antillaise que les hommes ne se tuent pas pour une femme. Lorsqu'il y a rivalité, le plus jeune s'efface devant le plus ancien. Par contre les femmes se tuent entre elles pour des hommes ou peuvent tuer les hommes. Il ne faut pas oublier que dans la rivalité féminine, la sorcellerie est omniprésente.

On peut se demander d'autre part si cette affirmation de la virilité n'est pas une manière d'exorciser une homosexualité latente. Les hommes sont élevés dans un milieu et une ambiance exclusivement féminine. Les hommes ont souvent des rapports ambigus entre eux. La séduction des femmes est une manière de compenser le risque d'homosexualité du à l'omniprésence de la mère. Les ruptures entre amis sont souvent dramatiques et si l'on dit qu'une femme trompe son homme, un ami trahit, ce qui montre qu'il y a une échelle de valeur entre les relations. Mais on quitte le domaine de la sociologie pour celui de la psychologie et de la psychanalyse.

Lorsqu'un homosexuel se trouve dans l'entourage, il est traité avec gentillesse alors que le discours sur l'homosexualité est très dur comme si cette dureté, cette force était exprimée pour conjurer, pour exorciser l'homosexualité.

Bibliographie complémentaire

Mintz Sidney : rôles économiques et traditions culturelles in Roger Bastide : la femme de couleur en Amérique latine.